

L'ALLÉE DU BOUT  
DU MONDE

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-480-3

ISSN 2417-7954

© 2012 Marie Cosnay & éditions Publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Christine Jeanney

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

*Couverture d'après une photographie de Genessa Panainte*

Dépôt légal : février 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions Publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder  
sans surcoût.

MARIE COSNAY

L'allée du bout  
du monde



## ALAN HERMINE

Nous sommes à la fin de l'été, les soleils frappent fort le matin et dans la journée continuent, montent. Je me perche sur la terrasse qui donne sur le jardin et j'étudie les chances du monde mais je me décourage. D'ailleurs les haies sont hautes, les mûres pourrissent à toute allure, quant aux voisins ils s'insultent, c'est leur rite d'aurore. Je n'hésite pas, je n'ai pas une pensée pour ce que je laisse, je prends mon petit baluchon et je monte dans le train qui traverse le pays et poursuit. L'évasion me mènera dans des terres chauffées par les explosions successives de volcans devenus fous, dans des temps post-historiques dont j'ai eu cent fois l'idée. Nous parlerons une langue nouvelle faite de balbutiements et je demande à voir.

On m'appelle Alan Hermine, je suis né dit-on le 20 mars 1976 dans une petite commune située à une poignée de kilomètres au nord d'Angers.

Un certain jour Hermine se coiffait, assise devant son meuble de chevet. Dans les reflets du miroir je me trouvais un air sombre d'aventurier.

Hermine quitte le miroir, me fait face, prend mon minuscule visage dans ses mains et me dit : tu t'appelles Alan Hermine, tu m'entends, Alan Hermine, de ce jour

tu répondras à ce nom et resteras auprès de moi. Hermine m'embrasse et avec mon nouveau nom de famille emprunté à son prénom de fourrure je trouve que je ressemble à un vrai aventurier des montagnes, un marcheur des neiges.

Le train roule et la journée elle-même est mobile, des peupliers et des chiffons plissés, des gazes soigneusement rangées se succèdent. Au large, de vertes étendues dorment. Je n'ai pas une pensée pour ce que je laisse. Moi qui suis de caractère nostalgique, attaché aux lieux qui me connaissent (une ligne bleue dessinée par des pins et des cèdres imprévus partage notre jardin, au-dessus des maisons sont en étage, bricolées, et des palmiers ou bananiers malades), je ne ressens rien au moment du départ. Le train va sa vitesse prodigieuse et les cadres paraissent, disparaissent et je n'affirmerais pas quoi que ce soit, surtout rien en ce qui me concerne. Je n'ai pas la moindre pensée pour Virginia que je laisse ni pour ce qui a été jusque là ma vie et dont j'aurais du mal à trouver qu'elle ressemble à une vie.

Une bête grince de façon intermittente dans la nuit sans surprise, Virginia assise sur un coin de la table de la cuisine rattrape du courrier en retard sans attention pour les pleurs de la bête et me regarde de temps à autre (je pense avec mauvaise conscience mais je m'en veux si bien que je lui souris, intérieurement effrayé de savoir que le monde entier, Virginia en premier lieu, est feuilleté, fait

de feuillets, de plans diaboliques dont l'un est couché sous l'autre et l'autre encore sous le second et cela sans fin), et je prends ma décision.

Je souris à Virginia et l'appelle au secours en cachette (j'appelle d'elle le premier visage et le second, tous les autres, afin qu'ils me camouflent et me disent quelque chose de leur belle cohérence, unicité, non, de leur répétition). Nous ignorons tout des passés, des Hermine, des montagnes et des lieux où nous ne sommes pas, n'est-ce pas, dis-je silencieusement, Virginia. Je souhaite être seul, seul pour de bon et dans un train.

Pour l'heure nous buvons notre thé, nous avons quelques douleurs qui choisissent leurs lieux (le crâne, le dos, les articulations) et pour bruit de fond ces pleurs de jardin. Nous ne sommes appliqués à rien, nous faisons des gestes désordonnés, parcourons le salon, buvons du thé, un chaton introuvable hurle sa perte future, nous passons un coup de téléphone, raccrochons comme pris en faute, sautillons du pas de la porte dans le jardin et du jardin au pas de la porte, allumons une cigarette que nous jetons au loin puis recommençons. Je prends ma décision.

Je fais halte dans une villa de bord d'océan, villa ou château de tumulte. Une villa déglinguée surplombe l'océan. La villa est habitée, Gérard Némini m'y reçoit, il vit à deux doigts de l'abîme, sur le trou de l'océan. Pour monter je n'ai pu qu'emprunter le sentier des golfeurs. De

petites voitures électriques m'ont doublé. Némini me montre son herbier, sa collection de feuilles séchées, les feuilles coupées au carré du *tulipier de Virginie*, je répète mentalement tulipier de Virginie avec un plaisir curieux ; tout m'est curieux à cette époque de début d'évasion. La voix de l'homme est monotone, il énumère les noms latins des arbres. L'homme Némini n'a pas d'âge. Je resterai avec lui quelques jours, ces quelques jours de halte, tout cela va virer bientôt, le pauvre Némini n'y sera pour rien, au cauchemar.

Les nuits le vent est glacial et Némini reste face aux grandes giclées que les vagues lancent sur sa falaise. Mon escapade n'a rien de reposant. Je songe à Virginia, à la formation que nos deux corps créent parfois puis une brusquerie nous dérange, comme il est difficile de tout recommencer.

Je regrette d'avoir, entre toutes les destinations et toutes les haltes possibles, choisi l'océan. À l'aube Némini boite sur la corniche pendant qu'après une nuit fichue en l'air comme les précédentes je regarde la marée lovée très loin, dégageant des rochers et galets blancs, plats, un peu scintillants quand le soleil entre deux nuages effilochés les arrose. Je regarde et regrette. Je regarde l'océan qui s'est calmé et dont on ne dirait pas qu'il nous a bondi dessus pendant la nuit, je répète à voix haute devant lui, l'océan, celles des paroles de Virginia qui me restent en mémoire. Elles ne signifient plus rien. Les mots découpés se jettent à l'eau depuis la falaise

comme des ailes ou des fragments d'oiseaux, les syllabes et maintenant les lettres, les i, les a, les br, fff, je finis et tout finit devant le sable déglacé en bas, la couleur rosée s'est aplatie sur les galets et sur les écumes bordant l'océan de Némini.

C'est lui-même qui appelle ses randonnées nocturnes un entraînement.

Némini revient de l'entraînement, il est parfaitement sec, barbe fleurie ou épaissie. À vrai dire je suis obnubilé par l'idée de la décomposition, celle des végétaux, des hommes et des pays. Les journées sont des forêts où tout est dessiné selon un plan, Némini, où tout est signifiant, les odeurs mais aussi les blessures sur les troncs des arbres, l'âge des arbres, les traces de pas des sangliers.

Némini et moi restons un long moment devant notre océan, immobiles nous regardons courir les mouettes et les passereaux égarés. C'est le moment que je choisis pour me livrer à la folie, à la cacophonie intérieure. Je fais une petite révérence fabriquée à Némini. Je lui prends le bras. Alors la nuit revient, nous le croyons, elle revient avec sa peau de pêche brune. Bonjour, salut à la nuit et double révérence pour l'occasion, j'ôte un chapeau que je n'ai pas.

Némini, je sais ce que tu fais de tes petits matins, ne me dis pas le contraire.

Et je me lance dans les explications, les mises au point.

Dès l'aube Némini ramasse les morts à la ronde. Les morts à la ronde, aux alentours, les noyés sur les plages,

les écorchés des falaises, les assassinés des forêts et des arrière-salles de bars interlopes. J'ai mal au ventre. Les douleurs n'ont rien à voir avec le dégoût que m'inspirent les activités morbides de mon ami Némini, activités que j'ai devinées et que j'énumère sans me lasser, je peux même dire que le récit des collectes macabres de Némini, en concentrant tous mes efforts et parce que l'horreur est là, vraie comme un corps qui n'en peut plus, me calme. Tu ramasses les corps, Némini, tu les achèves toi-même quand tu manques de victimes, c'est ton plaisir de vainqueur et de vivant. Tu arraches les yeux des morts et tu joues avec en méditant quelque chose sur la brièveté des conquêtes humaines. Et puis tu portes les corps dans tes bras, tu les portes, fossoyeur doux comme un agneau, ces grands corps alanguis abandonnés tu les portes comme on porte des aïeux au poids de plume, tu les berces, te reposes avec eux genoux à terre, te redresses et continues de les bouger, les promener de place en place.

J'ai mal au ventre. Le jour revient après la nuit deuxième, celle qui a glissé, mortelle comme tu aimes, Némini, sur la première. On est dans une jolie barque au plancher crevé. On n'en finira pas, il faut se noyer : la bouche et les yeux ouverts, on dira à l'instant de finir : c'est moi et mes bras écartelés et mes estomacs dépiautés, c'est moi dans ce grain liquide, j'y suis seul comme au début, malgré de successives illusions.

Némini est un mangeur de morts, il ne faut pas que je l'oublie. J'assiste à la décomposition morale de Némini.

Je lui donne un bon coup dans le dos, hé bien Némini, c'est moi qui suis triste sur cette falaise, Virginia me fait horriblement souffrir, c'est pour la fuir que je suis venu ici, à l'aveugle, vers toi, Némini, qui boitilles le long des sentiers.

Il y a quelque chose d'obsène au fond de ma tristesse. Impossible d'aller voir de plus près, j'ai déjà le nez et l'œil dessus, on ne peut pas approcher davantage.

Je me souviens et ne me souviens pas de ce que j'ai trouvé dans le tiroir du bureau de Virginia. J'ai enterré l'enveloppe à côté du prunier dans le jardin de notre maison. Je pleure contre l'épaule de mon ami Némini.

C'est presque ainsi que se termine ma halte de Biarritz. Presque.

Après avoir abandonné à son sort de collectionneur de morts, l'ami Némini, je passe la porte d'un hôtel luxueux dont les baies vitrées donnent sur l'océan. Un homme s'adresse à moi. Savez-vous, dit l'homme qui porte un chapeau melon tout à fait démodé, savez-vous que nous attendons des pluies diluviennes auxquelles nous ne survivrons pas ?

C'est toujours la même chose, on me fait taire car la vérité fait peur, ajoute l'homme comme approchent deux hommes qui lui montrent la sortie. On ne croit pas les augures de malheur, me dit-il en me regardant en dessous comme s'il voulait m'effrayer. L'homme se dirige vers la sortie indiquée. J'entre comme il sort. Il marque un instant d'arrêt et s'exclame en soutenant cette fois mon

regard. Alan Hermine ! Alan Hermine ! L'homme un peu fou, Cassandre d'hôtel, mendiant chic, crie mon nom. Je suis venu ici incognito, après tout c'est une tentative d'évasion. Mes noms sont hérités, blancs, doux et fourrés.

Je regarde l'homme au chapeau melon et fais des efforts considérables pour voir un homme encore et non un chat par exemple, un animal fauve et tigré, une sorte de silhouette burlesque au pied vacillant au-dessus d'un gouffre comme celui d'Ibaritz. Je me reprends. L'homme répète *Alan Hermine, Alan Hermine*. Je ne vois pas où il veut en venir avec Alan Hermine. Je suis tout près de lui dans l'embrasure de la porte de l'hôtel, les vigiles avancent, nous sommes chassés tous les deux, je suis du parti du bonhomme au chapeau d'autrefois, aux harangues tristes qui gênent la douce indifférence des clients de l'hôtel. Nous voilà sur le trottoir et sur le trottoir ce n'est pas si mal : une douceur de l'air, comme si un jour vient doubler le jour, m'enveloppe. J'ai envie d'embrasser le mendiant prophète. Je lui demande pourtant le silence quand il répète mes nom et prénom venus de loin. Alan Hermine prononcé dans un miroir oblique au cadre de contours dorés et chantournés, Alan Hermine, petit son issu du tain de glace, tout autour de moi des draps flottent, pliés, dépliés, du taffetas, des lingeries.

Tais-toi, dis-je à l'homme, je ne sais pas qui tu es. Profitons de l'air double qui nous traverse, voyons la douceur des surfaces.

Je suis droit devant la mer, de chaque côté des promeneurs, là-bas le phare les attire. De ce côté-ci de gigantesques vagues heurtent les rochers émergés.

Les imaginations courageuses produisent l'événement, dit-on. À cet instant précis je pense à Némini. Pauvre Némini je comprends seulement qu'il voudrait être gardé quelque part dans la touffeur et la profondeur, lui qui chancelle sur l'abîme, ramasse avec beaucoup de sérieux les morts et les inhume, pauvre Némini qui n'est pas gardé. Je pense à Némini et sur la promenade nous entendons un cri.

On montre la mer et les rochers sur lesquels déferlent les vagues. Mon faux prophète est plus efficace que moi, il me prend par la main et nous courons, nous sommes devant l'entrée d'une grotte naturelle où les flots engouffrés montent avec la marée, les masses sont blanches et mousseuses. Les crieurs s'assemblent. L'homme Cassandre me pousse en avant. Une femme se noie, attachée par les rubans de sa robe aux aspérités rocheuses. Je plonge et détache ses liens. La femme sombre quand les flots montent (grimpent aux plafonds de la cavité et les touchent). Nous flottons, la femme libérée et moi, je touche ses cheveux cendrés qui sont des pieuvres ou des algues ou des mains dont chaque ligne est lisible et séparable, je recueille le corps souple, le hisse, elle est allongée sur le ventre, sur le sable, l'attroupement est muet, je viens de sauver une femme qui ne se réveille pas. Je ne veux

surtout pas que l'on me remarque mais le faux Cassandre, le prophète au chapeau, me hèle : Alan Hermine ! Vois au moins ce que tu as fait d'elle.

Il la retourne et la foule s'exclame. Les vêtements de la femme sont déchirés. Il la retourne et sa gorge ouverte de part et d'autre paraît, d'un côté jusqu'à l'autre du cou, rayée d'une plaie blanche boursofflée d'eau de mer. On s'avance. On m'encercle.

Surprise au fond de la grotte, accrochée par les rubans de sa robe à un piton naturel, la femme se noyait. Ou elle ne pouvait pas se noyer puisqu'elle était déjà morte, gorge ouverte. À moins que je n'aie profité du moment de sauvetage pour lui trancher la gorge ? A même les masses d'eau, malgré la précipitation et le manque évident de mobiles ? À moins que les femmes ne meurent comme des mouches quand le temps change, brusquement sur le carreau d'une cuisine les mouches tombent comme les femmes dans les grottes sous-marines ? Je ne prononce pas un mot. Je poursuis ma route, écartant la foule et personne pour m'arrêter, sans doute les faits sont-ils suffisamment ininterprétables pour qu'à défaut de me juger innocent on ne puisse me penser coupable. Je m'échappe. Je prends le premier train qui file vers des mers fermées et clémentes.

Jamais Virginia ne devinera que l'enveloppe est enterrée si près d'elle, à quelques mètres de profondeur, à côté du prunier qui dégringole. J'enterre puis j'oublie. L'oubli ne va pas sans certains phénomènes que je cache du

MARIE COSNAY vit à Bayonne dans le Pays basque. Elle est professeure de lettres classiques, traductrice de textes antiques et écrivaine. Elle a publié des textes dans de nombreuses revues et des romans aux éditions de l'Ogre, Cheyne, Verdier, Laurence Teper et Quidam.

Elle tient un blog sur le site d'information Mediapart qui témoigne de son engagement politique et de son expérience scolaire.

<http://blogs.mediapart.fr/blog/marie-cosnay>

publiè.net est une maison d'édition de littérature contemporaine ancrée dans la création qui s'écrit et se partage sur le Web, ouverte aux œuvres qui lui font écho dans tout l'espace littéraire et transmédias.

À partir de ce vivier, nous développons des objets éditoriaux diffusés par des canaux divers (livres papier, livres numériques, réalisations sur le Web) et portons ces œuvres dans l'espace public, les lectures et performances, la médiation et les bibliothèques. publiè.net est géré par la société éditrice Créateurs & Associés, et intègre des processus coopératifs avec de nombreux auteurs.

Dès sa création en 2008 comme plate-forme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, publiè.net a occupé une place à part dans le paysage éditorial francophone. Notre engagement en faveur d'une littérature inventive, consciente de ce qui l'a précédée et parlant à chacun, prend de nouvelles formes.

publiè.net aujourd'hui c'est :

- une offre resserrée de 25 titres par an pour permettre un accompagnement éditorial et un portage accrus des livres que nous publions ;
- des livres papier de qualité et des livres numériques sans DRM au prix d'un livre de poche ;
- une nouvelle formule d'abonnement permettant aux bibliothèques de mettre les fichiers numériques à disposition de leurs lecteurs ;
- une édition exclusivement à compte d'éditeur avec une rémunération équitable des auteurs y compris pour les revenus issus des abonnements ;
- des événements autour des livres de nos auteurs dans de nombreuses librairies et centres culturels et une présence dans des salons et lieux de médiation.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publiè.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.